

mer ; pendant que la Pérée (sur la rive gauche du Jourdain) subissait leur joug, dans la Judée et dans Jérusalem rien n'était changé. L'insurrection et le brigandage, refoulés partout ailleurs, n'en étaient que plus puissants dans ce coin qui leur restait.

La campagne était toujours dominée par les sicaires. Ce parti, qui n'était guère que le parti du brigandage, était maître de Massada et avait fait sa place d'armes de cette inexpugnable citadelle du roi Hérode. Quand Jérusalem, sous Ananus, avait eu un gouvernement régulier, elle avait un peu contenu ces brigandages ; depuis que Jérusalem, sous Éléazar et Jean de Giscala, était livrée à une double et triple tyrannie, le brigandage marchait la tête haute. En plein jour, à la fête des Azymes (14 xanthicus, 4 avril 68), la ville d'Engaddi avait été surprise par les sicaires ; tous les hommes avaient pris la fuite ; sept cents femmes ou enfants avaient péri ; la cité avait été pillée ; les maisons détruites. Éléazar, fils de Jaïr, était maître hors de Jérusalem autant qu'Éléazar, fils de Simon, était maître dans l'enceinte du temple ¹.

Dans la ville, c'était toujours le double gouvernement et la double terreur d'Éléazar, chef des zélateurs, et de Jean, chef des Galiléens. Il est vrai que les Iduméens, mobiles comme toutes les races barbares, avaient fini par se repentir et avaient quitté

1. Jos., IV, 24 (7, 2).

Jérusalem, ou s'apercevant, comme dit Josèphe, qu'on les avait trompés, ou peut-être tout simplement rassasiés. Mais, en forme d'adieu, ils avaient ouvert les prisons, et avaient jeté sur Jérusalem deux mille malfaiteurs délivrés, leurs dignes remplaçants.

Le parti patriotique ainsi grossi continuait à égorger. Les zélateurs proscrivaient, et, comme de juste, la proscription tombait sur les premiers fauteurs de la révolution, maintenant dépassés. Ainsi périt « Gorion, homme d'illustre naissance, mais démocrate et plein d'esprit libéral » ¹. Ainsi Niger le Péraïte, un des héros de la victoire sur Cestius : Niger ne demanda que la grâce d'être enterré ; on la lui refusa, et il mourut, appelant sur ses meurtriers la peste, la famine et les Romains, qui ne manquèrent ni les uns ni les autres à son appel. — Quant aux Galiléens, ils avaient des façons particulières d'agir ; ils assassinaient, mais avec raffinement et élégance. Les guerres civiles dépravaient promptement les mœurs ; j'ai dit ce qu'était Rome à cette époque ; on sait ce qu'étaient les mœurs au temps de la Ligue et de la Fronde. Des vices abominables dont les Israélites s'étaient jusque-là préservés et qu'ils se faisaient honneur de détester avaient gagné le parti galiléen. Vêtus en femmes, parfumés, le fard sur le visage, ils erraient par les rues, quand tout à coup un poignard

1. Δημοκρατικός και φρονήματος ἐλευθερίου μεστός. Jos., IV, 6, 1.

sortait de dessous leur chlamyde de pourpre et la courtisane devenait assassin ¹. Au milieu de ces angoisses, le pauvre parti pacifique ou modéré, qui avait vu ses chefs mis à mort, sa milice désarmée, sa jeunesse égorgée, était réduit à des femmes, à des enfants, à des vieillards, à des gens ruinés qui ne demandaient que la mort, ou à des riches qui s'épuisaient d'argent et de ruses pour tromper la garde et s'enfuir au camp romain.

C'est alors que l'on conseillait à Vespasien, libre encore des préoccupations de l'Occident, de marcher droit sur Jérusalem et d'anéantir cette rébellion qui se déchirait de ses propres mains : « Non, dit-il ; en les menaçant d'une attaque décisive, nous ferions cesser leurs discordes. Attendons, laissons-les se décimer. Dieu est plus grand général que moi, et Dieu se prépare à nous les livrer sans combat ². »

Bientôt, en effet, la terreur judaïque allait se compliquer encore. Chez ces hommes, dont aucun ne sut commander, il y avait une insatiable ambition de commander. Les deux princes hérodiens, Costobare et Saül, avaient voulu se faire rois. Manahem avait eu la même prétention. Son successeur, Éléazar, régnait à Massada. L'autre Éléazar, le zéléteur, trônait dans le temple. Jean de Giscala, dans Jérusalem, avait ses

1. Jos., IV, 34 (9, 10).

2. Στρατηγῶν γὰρ ἄμεινον αὐτοῦ τὸν Θεόν. IV, 21 (6, 2).

gardes, ses sentences de mort, sa royauté. Et un quatrième roi d'Israël, un quatrième parti, une quatrième bande armée, s'élevait déjà. Simon Bar-Gioras, c'est-à-dire fils de Gioras, était le bandit judaïque à sa plus haute puissance. Il avait un corps robuste plutôt qu'une âme intelligente, une audace brutale, et, comme tous les autres chefs de bande, une ambition sans limites. Il avait commencé par quelques brigandages dans l'Acrabatène (au midi de la mer Morte), et il avait été poursuivi alors qu'un peu d'ordre régnait encore à Jérusalem. Il avait demandé asile aux sicaires de Massada ; et ceux-ci, se défiant déjà de son ambition, l'avaient accueilli, lui et ses femmes, non dans la citadelle, mais dans la ville située au pied du rocher. C'est là qu'en se montrant brigand plus hardi qu'eux-mêmes, il avait gagné leur confiance ; il leur avait fait essayer des courses plus lointaines ; lui-même, loin des créneaux de Massada, à Naïn (Béni-Naïm vers Hébron), il avait fini par se bâtir un château-fort à lui, une retraite cachée où il enfouissait dans des cavernes l'or de ses brigandages ; il était devenu, en ce temps et en ce pays de voleurs, le héros de son temps et de son pays. Son parti était nombreux ; car il se formait des proscrits et des fugitifs de tous les autres partis : — riches ruinés par la guerre, — gens menacés et qui s'étaient échappés de Jérusalem, — gens désespérés qui se jetaient aveuglément dans les aventures, — gens honnêtes

que la folie de leur temps transformait en brigands, — esclaves qui prétendaient conquérir leur liberté, — malfaiteurs auxquels les Iduméens avaient ouvert les portes des prisons de Jérusalem ; en un mot tous ces milliers d'hommes, que la révolution avait jetés hors de leur voie et hors de leur bon sens, tout ce que les zéloteurs et les Iduméens de nos jours ont appelé le *prolétariat armé*. Josèphe compte que Simon commandait, outre une bande régulièrement équipée, à quarante mille volontaires ¹. Il fallait cette époque pour qu'un tel homme eût une telle popularité !

Mais le vertige était universel ; on avait la folie de la destruction et de la mort. Partout où Simon passait, son armée dévorait tout ; ce qu'elle ne consommait ni ne pouvait emporter, elle le brûlait ; elle foulait la terre aux pieds pour la rendre stérile. Comme une forêt demeure sans feuilles après le passage d'une nuée de sauterelles, le sol derrière eux demeurait sans un arbuste et sans une touffe d'herbes. Simon ravagea ainsi l'Idumée, saccagea la ville d'Hébron ; et Jérusalem vit rentrer dans ses murs, en fugitifs, les Iduméens qui y étaient entrés naguère en dévastateurs.

Les Robespierre de Jérusalem commencèrent alors à s'inquiéter du Babeuf de Naïn. Les zéloteurs étaient déjà sortis en plaine contre lui et avaient été vaincus.

¹. Δίχα γὰρ τῶν ὀπλιτῶν, τέσσαρες αὐτῷ συνείποντο μυριάδες.
Jos., IV, 32 (9, 7).

Ils essayèrent une autre manière de le subjuguier ; au moyen d'une embuscade ils enlevèrent une des femmes de Simon et l'emmenèrent comme otage à Jérusalem. Simon la redemanda, non par la prière, mais par la menace. Il campa sous Jérusalem, sans essayer un assaut ; mais, pareil, dit Josèphe, à une bête féroce blessée qui, ne trouvant pas celui qui l'a frappée, se jette sur le premier venu. Tout ce qui sortait des portes était saisi ; les uns étaient mis à mort ; les autres, envoyés dans la ville les mains coupées, étaient chargés de dire, au nom de Simon, qu'il avait juré devant Dieu, une fois maître de Jérusalem, de traiter ainsi hommes et femmes, enfants et vieillards, coupables et innocents jusqu'au dernier. On eut peur, et sa femme lui fut rendue ¹.

Mais ce jour-là (chose étrange, bien qu'elle soit commune dans les temps de révolution), Simon devint le héros du peuple de Jérusalem et l'espérance du parti de la paix. La détresse de cette ville était si grande ! investie au dehors par Simon, opprimée au dedans par Jean et Éléazar ! Qui fuyait pour échapper à ceux-ci tombait aux mains de celui-là. Le parti de la paix, c'est-à-dire le parti de tout le monde, tenta une dernière révolte. Il s'adjoignit les Iduméens fugitifs, ces assassins de la veille qu'il acceptait aujourd'hui pour sauveurs. Une fois encore, zéloteurs et Galiléens furent refoulés dans le temple ; mais, fortifiés dans

¹. Jos., IV, 32 (9, 8).

cette citadelle, prêts à en sortir au premier moment favorable, on ne pouvait ni les y laisser ni les y forcer. Les pontifes délibérèrent ; ils ne virent d'espérance contre les ennemis du dedans qu'en l'ennemi du dehors ; et Simon, ce type suprême du voleur de grand chemin, fut appelé dans les murs comme un libérateur (3 xanthicus, 13 mars 69). On ne pouvait à cette époque demander aide contre un bandit qu'à un bandit.

Ce fut ici la dernière phase de la révolution judaïque, et la situation définitive, quoique violente, dans laquelle, un an après, elle devait recevoir le coup de grâce. Jérusalem avait eu d'abord le gouvernement régulier des pontifes, puis la tyrannie d'Éléazar ; une première tentative de réaction lui avait valu la double tyrannie d'Éléazar et de Jean ; sa seconde tentative lui valait la triple tyrannie d'Éléazar, de Jean et de Simon.

L'état des choses fut celui-ci : — Simon, appelé dans Jérusalem par les pontifes, caserné avec dix mille de ses bandits et cinq mille Iduméens, sur la montagne de Sion, d'où il assiégeait le temple ; — Jean, avec ses six mille Galiléens, occupant la première enceinte du temple et la défendant contre Simon ; — enfin Éléazar, avec deux mille quatre cents zélateurs, occupant le temple intérieur, le sommet de la sainte montagne, et le défendant contre Jean (car ces deux héros de la révolution judaïque étaient brouillés l'un

avec l'autre, et Éléazar, comme dit Josèphe, avait formé une sédition dans la sédition). Simon avait pour lui le nombre de ses soldats et les dernières espérances du peuple ; Éléazar, sa situation dominante ; Jean, son indomptable énergie. Jean se défendait à droite et à gauche, au-dessous de ses pieds et au-dessus de sa tête ; élevant aux quatre coins de l'enceinte extérieure quatre tours de bois destinées à écraser Simon, et dressant contre le temple intérieur des machines qui envoyaient leurs boulets de pierre à Éléazar. Et quand les zélateurs, enivrés du vin du temple et las des combats de la journée, se laissaient aller au repos de la nuit, Jean, tranquille de ce côté, se précipitait sur Jérusalem, comme un vautour, et avant que Simon eût eu le temps de descendre de son campement de Sion, incendiait un des quartiers de la ville basse.

Entre ces trois partis, ces trois armées, ces trois dominations, cette double guerre, ce double siège, le vrai peuple de Jérusalem, chassé de partout où les gens de guerre avaient besoin de se loger, vivait entassé, tremblant, désespéré, dans la ville basse ; se réveillait sans cesse aux cris du combat ; voyait ses maisons détruites ; ses magasins où le gouvernement des pontifes avait entassé des vivres pour plusieurs années¹, anéantis par la flamme ; tout ce qui avoi-

1. Pour vingt et un ans, selon les rabbins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre. *Mas Gittin*, 56, cité par Jost., VII, 19; Jos., V, 3 (1, 4).

sinait le temple, nivelé au ras du sol tantôt par la main de Jean, tantôt par celle de Simon.

Les sacrifices, il est vrai, se faisaient toujours au temple ; par un accord tacite, Galiléens et zéloteurs laissaient pénétrer les adorateurs jusqu'à l'autel, avec quelque difficulté s'ils étaient Juifs, sans difficulté s'ils étaient étrangers, parce que, ceux-ci une fois entrés, on les tuait. Mais souvent les pierres lancées par Jean de Giscala interrompaient le sacrifice et écrasaient le prêtre sur l'autel. Le temple était changé en place d'armes ; des catapultes garnissaient le portail sacré. Les cèdres accumulés par le roi Agrippa pour l'embellissement du sanctuaire étaient employés à construire des tours pour l'assiéger. Le temple était souillé de sang et de cadavres ; ses défenseurs marchaient sur des morts que, faute de temps et de place, ils ne pouvaient enterrer.

Cela dura une année entière. Pendant une année entière, et surtout pendant ces neuf mois d'un précieux et complet répit que donna à Jérusalem la guerre de Vespasien contre Vitellius (juillet 69 à avril 70), Simon ne cessa pas de tenir Jean assiégé, Jean de tenir assiégé Éléazar ; et Jérusalem, qui inscrivait sur ses monnaies l'an II ou l'an III de la liberté ¹, Jérusalem partagée entre trois tyrans, ne fut pas même assez

1. Ces monnaies sont au nombre de celles qu'on appelle à tort samaritaines. Elles portent d'un côté une feuille de vigne, de l'autre un calice à deux anses (le vin des sacrifices). — Voyez Roland, *de Nummis samaritanis*, dissert. V., et M. de Sauley, *Études sur l'art judaïque*, X. — C'est sur ces monnaies que, pour

libre pour faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre ¹.

Cette lutte n'eut pas de terme, parce qu'en effet à aucun des trois hommes qui se disputaient l'empire il ne pouvait être donné de dominer la révolution qu'ils avaient faite. Dans la révolution judaïque, ni la majorité, ni même la minorité, n'eut jamais dans son sein l'esprit de concert ni l'esprit de commandement. Aucun chef, aucun pouvoir n'en devait sortir. Même à l'heure de son agonie, elle ne comprit pas le besoin d'être unie et d'être commandée.

Il est vrai que l'esprit de commandement défailloit également à Rome ; Néron, Galba, Othon, Vitellius, s'y succédèrent en peu de mois. Mais pourtant ils régnèrent : Jean, Éléazar, Simon, luttèrent éternellement sans jamais se dominer. Ils luttèrent jusqu'au jour où ils périrent ensemble et leur révolution avec eux. C'est une terreur où Robespierre n'a jamais vaincu Danton, ni Danton Robespierre.

C'est que l'esprit de commandement est un don de

exprimer le mot de liberté, on a employé un terme inconnu à la langue des Livres saints. Une d'elles porte, avec l'an II de la liberté d'Israël, le nom de Siméon (ne serait-ce pas Barcochébas au temps d'Hadrien ?) ; d'autres portent, avec l'an VII, le nom d'Éléazar.

1. Sur tout ce qui précède, voyez Josèphe, IV, 34 (12) ; V, 1-5 (1) ; et Tacite, résumant et confirmant Josèphe : Tres duces, totidem exercitus. Extrema et latissima moenium Simo (quem et Bargioram vocabant), mediam urbem Joannes, templum Eleazarus firmaverat. Multitudine et armis Joannes et Simo, Eleazarus loco pollebat. Sed praelia, dolus, incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta. V, 12.

Dieu. « C'est par lui que règnent les rois¹. » C'est même par lui en un sens que règnent les tyrans et les tribuns. C'est Dieu qui fait ces hommes, auxquels les hommes sentent qu'ils doivent obéissance. Il les donne humains et sages, quand il veut bénir les peuples ; durs et méchants, quand il veut les punir. Quand il veut laisser périr une nation, il cesse de lui donner de tels hommes.

A un certain moment cependant, un cri de tardif repentir s'éleva du sein de ce peuple ; au temps même où Vespasien et son armée étaient encore loin d'attaquer Jérusalem, Jérusalem regretta sa révolte contre Rome ; la conscience de ces hommes ne savait pas remonter plus haut. Femmes et vieillards, qui seuls en dehors des partis armés échappaient à la prison et à la mort, se mirent à appeler l'aigle romaine comme une libératrice, au moins comme une plus douce ennemie. Mais le repentir, le retour vers Rome, la paix étaient les seules choses que tous les partis s'accordassent à éloigner, également fanatiques d'une indépendance impossible ou plutôt de leur propre despotisme. Les portes étaient gardées. Qui voulait s'enfuir était l'ami des Romains, l'ennemi de Simon comme d'Éléazar, de Jean comme de Simon. Tous trois, bien qu'ils s'entr'égorgeassent, étaient des patriotes vertueux, également hostiles aux mauvais citoyens et

1. Proverb., VIII, 15.

disposés à verser leur *sang impur*. Ils ne se disputaient autre chose que le droit de sauver la patrie par le meurtre.

Ainsi se passa cette terrible année 69, année de révolte et de démence universelle. Si, à ce moment, Jérusalem avait trois maîtres ennemis les uns des autres, Rome était de même déchirée entre Vitellius et Vespasien ; l'Italie était dévastée ; Crémone brûlait ; les rives du Rhin étaient en armes ; Maric soulevait la Gaule et Velléda la Germanie, comme envoyés du ciel ou comme prophètes, ni plus ni moins que les inspirés d'Israël. On avait vu Romains contre Romains assiégeant le Capitole, de même que Juifs contre Juifs assiégeant le temple ; on avait vu le Capitole s'écroulant dans les flammes, comme le temple devait bientôt y périr. La fièvre de l'insurrection avait saisi tous les peuples ; mais chez les factieux du judaïsme elle avait quelque chose de fanatique et d'insensé. C'était un accès de *delirium tremens* infligé à cette révolution qui tournait son épée contre elle-même et se déchirait devant l'ennemi.

Mais, pendant ce temps, l'ennemi, quelque préoccupé qu'il fût de ses propres révolutions, ne laissait pas que de gagner un peu de terrain sur la révolution israélite et de lui reprendre fragment par fragment la terre sainte.

Ainsi, dans les deux années qui s'étaient écoulées depuis la soumission de la Galilée, Vespasien avait suivi cette marche lente et circonspecte qui tendait à

détacher peu à peu Jérusalem de tous ses appuis et à y refouler l'insurrection pour l'y écraser par un dernier coup. Chaque campagne avait resserré davantage le cercle autour de la ville sainte.

En 67, la Galilée avait été soumise, et le littoral de la mer repris. Jérusalem s'était trouvée ainsi menacée par l'ouest et par le nord.

En 68, la reddition de Gadara (4 dyster, 12 février) avait ouvert à Vespasien la Pérée, qui forme la rive gauche du Jourdain, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte. Le tribun Placidus, avec trois mille cinq cents hommes seulement (tant l'insurrection avait de faibles racines dans ces provinces !), avait pourchassé tout le long de cette rive la nombreuse bande d'insurgés qui avait occupé Gadara ; il avait fini par l'acculer au Jourdain, avait comblé le fleuve de leurs cadavres, et avec des barques les avait poursuivis jusque sur la mer Morte¹. La révolte judaïque s'était trouvée par là refoulée et circonscrite du côté de l'orient. Et, en même temps que Placidus, Vespasien, parti du côté de l'occident, avait complètement contourné Jérusalem, lui enlevant Lydda, Thamna, assiégeant Emmaüs, ravageant l'Idumée, et se retrouvant à Jéricho (3 dœsius, 22 mai) avec son lieutenant, vainqueur de la Pérée. Jérusalem s'était ainsi trouvée investie entre les forts et les campements romains de Jéricho, d'Adida,

1. Jos., IV, 25 (7, 3).

d'Emmaüs, à huit, cinq, trois lieues de distance¹.

Dans la campagne de 69 (commencée le 3 dœsius, 13 mai), les toparchies les plus voisines à l'occident de Jérusalem avaient été soumises ; l'Idumée, au midi, complètement subjuguée ; Vespasien avait chevauché en vue des murs de la ville sainte. Il ne demeurait plus à la révolte, hors de Jérusalem, que trois châteaux-forts voisins de la mer Morte, Hérodion, Massada, Machéronte ; ce n'était plus une guerre qui restait à faire, mais un siège².

On en était là (juillet 69) et Vespasien se préparait à entreprendre ce siège, quand sa proclamation à l'empire, son départ pour l'Égypte, l'attente d'une nouvelle révolution dans les affaires romaines, étaient venus suspendre pour quelques mois ses opérations militaires.

On vient de voir comment le patriotisme éclairé des révolutionnaires juifs veilla à ce que cet ajournement ne nuisît en rien aux affaires de Rome. Depuis l'entrée des Iduméens à Jérusalem, Rome eut le temps d'avoir ses quatre révolutions, de voir tomber Néron, Galba, Othon, Vitellius, et d'être enfin pacifiée sous Vespasien, sans que les déchirements de Jérusalem eussent leur terme et sans que les Juifs em-

1. Jos., IV, 26-28 (8, 9, 1).

2. *Ibid.*, IV, 33 (9, 9). — Vespasianus intra duas æstates, cuncta camporum omnesque, præter Hierosolymam, urbes victore exercitu tenebat. Tac., *Hist.*, V, 10.

ployassent ce répit à autre chose qu'à s'entr'égorger. Aussi, au printemps de 70, lorsque les querelles de l'empire furent définitivement terminées ; que Vespasien fut partout reconnu, le Danube tranquille et l'intérieur de la Gaule à peu près apaisé ; pendant que le Capitole commençait à se rebâtir et que sous Céréalis les légions entraient en campagne contre les Germains : Titus, que son père avait laissé en Judée¹, put, libre de toutes les préoccupations de la guerre civile, reprendre, au point où elle en était restée le printemps précédent, la petite affaire, un peu oubliée au milieu de tant de secousses, de l'insurrection de Jérusalem.

1. Suet., *in Tit.*, 5; *Hist.*, V, 1; Jos., IV, 42 (2, 5).

CHAPITRE XV

SIÈGE DE JÉRUSALEM.

I

PRISE DE LA VILLE.

Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus...

Quia dies ultionis hi sunt, ut impleantur omnia quæ scripta sunt.

Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus!

(Luc, xxi, 20, 22, 23.)

Or, quand vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche.

Parce que ce sont ici les jours de vengeance, pour accomplir tout ce qui a été écrit.

Malheur aux femmes grosses et à celles qui nourrissent en ces jours-là!

(BOSSUET.)

A ce moment-là, une certaine sécurité relative régnait dans Jérusalem. La longue inaction des forces romaines, le péril même du dedans avait fait oublier le péril du dehors. Le temps de Pâques approchait, et les apprêts de la fête amenaient entre les Juifs une sorte de trêve. Les pèlerins arrivaient assez libre-